

INSERCTIONS

S'adresser au Bureau du Journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le Journal ne prend pas de réabonnement national et la Coopération n'est pas admise.

# UNION FRANÇAISE

## JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Monter	Campagna
Un mois.....	\$ 1.00 or	1.20 or
Trois.....	3.00	3.50
Six.....	5.50	6.50
Un an.....	10.00	12.00

Nombre du jour..... \$ 0.00  
ancien..... 0.10

Les abonnements partent du 1er. o du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

### Le dernier allié de Léon Say

#### LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Nous nous faisons un honneur de commencer aujourd'hui la publication du dernier article donné aux Débats, le mois dernier, par M. Léon Say, l'illustre économiste dont la France entière pleure aujourd'hui la disparition.

Telle est la devise de la France républicaine, qui s'est formée dès les premiers jours de la Révolution. C'est bien là la formule des principes de 1789; mais qu'en reste-t-il, hélas! aujourd'hui dans l'esprit des révolutionnaires du jour auxquels on s'abandonne avec si peu de clairvoyance? Les derniers vestiges des principes de 1789 vont bientôt disparaître sous la pression des radicaux socialistes dont M. Bourgeois est aujourd'hui le chef reconnu.

M. Doumer, dans le discours qu'il a prononcé à Nice, le 7 janvier dernier, raille agréablement ceux d'entre nous qui osent encore défendre, contre lui, les principes de 1789 dont nos pères ont béréc notre jeunesse, et voici ce qu'il ose dire de nous: «Ce sont les ennemis de la Révolution qui se parent aujourd'hui de ses principes, et s'ils avaient vécu en 1789, ils auraient probablement combattu et repoussé les réformes mêmes accomplies par la Révolution; ils auraient trouvés sans doute que tout était bien dans les impôts de l'ancien régime, car cela seul qu'ils auraient depuis longtemps.»

Ce n'est ni à moi, ni aux Français de ma race que de pareilles imputations peuvent s'appliquer. J'appartiens en effet à une race à laquelle la Révolution a rendu une patrie, à laquelle elle a restitué des droits que nous considérons comme imprescriptibles; le droit d'être des citoyens français. C'est ce droit que nous avons enlevé les persécutions, les dragonnades, les galères du roi les supplices et la tour de Constance où nos mères ont été enfermées comme otages, et il ne nous a pas été rendu, nous nous le rappelons bien, par l'Édit de tolérance de 1787. Nous considérons que, ce jour-là, on a commencé simplement à nous supporter et nous avons toujours été reconnaissants à La Fayette de ne pas s'y être laissé prendre. Notre droit ne nous a été reconnu que plus tard, en 1789, et comme étant la conséquence nécessaire des éternels principes de la Révolution, dont la formule est restée: Liberté, Égalité, Fraternité. La liberté et l'égalité ont cependant seules figuré d'abord dans cette noble devise; mais la fraternité était, il faut le dire, dans tous les cœurs. Elle était l'atmosphère même dans laquelle on commençait à respirer après l'effondrement de l'ancien régime. On peut croire cependant que la fraternité était comprise par la grande majorité du pays comme étant l'expression de la charité civile par opposition à la charité religieuse dont on craignait dans bien des circonstances les abus et certaines influences considérées comme dangereuses.

38 EMILE ZOLA

## ROME

Puis, Auguste mort et son palais fermé, consacré, devenu un temple, Pierre voyait sortir du sol le palais de Tibère. C'était à cette place même, sous ses pieds, sous ces beaux chênes verts qu'il avait bâti. On le rêvait solide et grand, avec des cours, les portiques, des salles, malgré l'humidité assombrie de l'empereur, qui vécût loin de Rome, au milieu d'un peuple de délateurs et de débauchés, le cœur et le cerveau empoisonnés par le pouvoir jusqu'au crime, jusqu'aux accès des plus extraordinaires démen-

ces. Puis, c'était le palais de Caligula qui surgissait, un agrandissement de la maison de Tibère, des arcades Atalies pour en élargir les constructions, un pont jeté par dessus le Forum, aboutissant au Capitole, où le prince voulait pouvoir aller causer à l'aise avec Jupiter, dont il se disait le fils; et le trône avait aussi rendu celui-ci féroce un fou furieux lâché dans la toute-puissance. Puis après Claude, Néron, renchérissant, n'avait pas trouvé le Palais assez vaste, exigeant pour lui un palais immense, s'emparant des jardins délicieux qui montaient jusqu'au sommet de l'Esquiline, pour y

La première devise en trois paroles de la Révolution ne contenait pas la fraternité, mais elle consacrait la propriété: Liberté, Égalité, Propriété. C'est Rabaut Saint-Étienne qui la formulée dans ces termes à la séance de l'Assemblée nationale du 12 août 1789 dans le projet qu'il a déposé de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

«On peut conclure, disait-il dans son exposé, de tout ce qui vient d'être dit, que les droits que les hommes apportent dans la société se rapportent à ces trois: Liberté, Égalité, Propriété, d'où il suit que le but des lois conservatrices doit être de leur en garantir la sûreté. L'article 2 de la Constitution du 24 juin 1893 ne dément pas, au contraire, Rabaut Saint-Étienne et la formule qui a été adoptée comportait à la fois la Sûreté et la Propriété. Les droits sont l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété.»

Déjà, deux années auparavant, en juin 1791, la devise Liberté, Égalité, Fraternité avait été proposée au club des Cordeliers dans un projet relatif à l'uniforme des troupes de ligne et de la garde nationale. Chaque soldat aurait porté sur la poitrine, à la place du cœur, une plaque avec cette devise. C'est le révolutionnaire Momoro, imprimeur, qui avait fait cette proposition et qui, plus tard, en qualité de membre de l'administration départementale de Paris, fit inscrire la formule, qui est devenue définitive sur les édifices publics en 1793. La liberté de la personne comprend comme une conséquence naturelle la liberté de jouir de ses biens et aucun des précurseurs d'avant 1789 ou des premiers jours, pas plus qu'aucun des grands révolutionnaires qui ont suivi, n'ont jamais eu le moindre doute à ce sujet.

Même aux jours les plus sombres, les plus sanglants, les plus criminels, jamais il n'a été prononcé aucune parole contre l'identité du principe de la liberté de la personne et celui de la liberté de jouir de ses biens. Sieyès disait, le 21 juillet 1789: «La propriété de sa personne est le premier des droits. De ce droit principal découle la propriété des actions et celle du travail, car le travail n'est que l'usage utile de ses facultés; il émane évidemment de la propriété de la personne et des actions. La propriété des objets extérieurs, ou la propriété réelle, n'est pareillement qu'une suite et comme une extension de la propriété personnelle. L'air que nous respirons, l'eau que nous buvons le fruit que nous mangeons, se transforment en notre propre substance, par l'effet d'un travail involontaire ou volontaire de notre corps. Mon travail était à moi; il l'est encore: l'objet sur lequel je l'ai fixé, que j'en ai investi, était à moi comme tout le monde; il était même à moi plus qu'aux autres, puisque j'avais sur lui, de plus que les autres, le droit de premier occupant. L'État social y ajoute encore, par la force d'une convention générale une sorte de consécration légale; et l'on a besoin de supposer ce dernier acte pour pouvoir donner au mot propriété toute l'étendue du sens que nous sommes accoutumés à y attacher dans nos sociétés policées.»

La suite à demain.

### La monnaie française

Pendant l'année 1895, la Monnaie a frappé 54,337,000 pièces de diverse nature représentant une valeur de 158 millions 998,044 fr.

Cette fabrication se répartit ainsi:

France.....	Fr. 116.116.930
Indo-Chine.....	31.584.213
Tunisie.....	3.000
Bolivie.....	1.000.000
Chili.....	583
Grèce.....	1.500.000
Guatemala.....	750
Haiti.....	4.055.107
Maroc.....	1.837.463
Monaco.....	2.000.000

Les pièces d'or figurent dans cette frappe pour une somme de 110 millions 009,430 francs, et celles d'argent pour 45,186,618 francs, exclusivement composées de pièces divisionnaires.

Les pièces de bronze y sont comprises pour 306,996 fr.

Enfin la Monnaie a fabriqué des monnaies de nickel, à destination de la Bolivie et de la Grèce, pour une valeur de 2,500,000 fr.

La campagne de 1895 a été l'une des plus actives des quinze dernières années.

En 1887 et 1889, la frappe était tombée à 70 et 8 millions de pièces par année. Elle s'est ensuite relevée dans la proportion suivante:

1891....	pièces	30.124.213
1892.....		26.213.360
1893.....		27.512.380
1894.....		46.044.077
1895.....		54.337.732

Selon toute probabilité, les opérations de 1896 seront encore plus actives, car les demandes affluent, et la Monnaie sera probablement à même de donner satisfaction; un crédit de 250,000 fr. a été voté dans ce but, tout récemment, par les Chambres.

Les vérifications réglementaires prescrites au sujet de la bonne confection de toutes ces pièces, ont eu lieu. Elles ont démontré, par des essais sur échantillon, que les monnaies de 1895 ont le poids normal et le titre droit.

Nous rappelons pour nos principales pièces d'or quels sont les chiffres:

Pièces	Poids	droit	Titres
20 francs	6 gr. 461	900 millièmes	—
10 —	3 —	225 900 —	—

Mais les tolérances légales ramènent ces nombres pour les pièces de 20 fr. à 6 gr. 438 comme poids, et à 899 millièmes comme titre et pour les pièces de 10 fr., 3 gr. 219 comme poids et à 899 comme titre.

Il est de règle de ne considérer le jugement sur la fabrication d'une année comme définitive, qu'après que les résultats obtenus par le contrôle des échantillons prélevés au cours de cette fabrication ont été confirmés, l'année suivante, par un nouvel examen des pièces de la même émission et prises dans la circulation.

Ainsi a-t-il été fait pour 1894. La Banque de France a recueilli au hasard plusieurs échantillons des pièces frappées en 1894. Ces pièces ont été soumises aux épreuves ordinaires. Les pesées et l'analyse ont donné les résultats les plus satisfaisants.

masses des autres, le palais de Septime Sévère, une bâtisse d'orgueil encore, des arches qui supportaient des salles d'autores, des étages qui s'élevaient sur ces terrasses, des tours qui dominaient les toitures, tout un entassement babylonien, dressé là, à la pointe extrême du mont, en face de la voie Appienne, pour que, disaient-ils, les compatriotes de l'empereur, les provinciaux venus d'Afrique où il était né pussent, dès l'horizon, s'émerveiller de sa fortune et l'adorer dans sa gloire.

Et maintenant, Pierre les voyait debout et resplendissants, Pierre les avait devant lui, autour de lui, tous ces palais évoqués, ressuscités au grand soleil. Ils étaient comme soudés les uns aux autres, quelques-uns à peine séparés par des passages étroits. Dans le désir de ne pas perdre un pouce de terrain, sur ce sommet sacré, ils avaient poussé en une masse compacte, ainsi qu'une monstrueuse floraison de la force, de la puissance et de l'orgueil déréglés, se satisfaisant à coups de millions, saignant le monde pour la jouissance d'un seul; et, à la vérité, il n'y avait là qu'un palais unique sans cesse agrandi, à mesure que l'empereur défunt passait dieu et que le nouvel empereur, désertant la demeure consacrée, devenue temple, où l'ombre du mort l'épouvantait peut-être, éprouvait l'impérieux besoin de se bâtir sa maison à lui, de tailler dans l'éternité de la pierre l'indestructible souvenir de son règne.

Encirculant, les monnaies subissent un frottement qui les use. La perte s'appelle le frot. Elle a été légalement à 5 millièmes pour les pièces de 20 francs et de 10 francs, à 10 millièmes pour les écus de 5 francs, et à 50 millièmes pour les pièces divisionnaires d'argent. Quand la limite est dépassée, les pièces sont dites légères, elles constituent une monnaie dépréciée.

On a fait récemment une expérience sur 17,813 pièces d'or de 20 francs au millésime de 1895 prises dans la circulation.

Il a été trouvé qu'après un an de frottement par l'usage, 351 pièces étaient devenues légères, c'est-à-dire inférieure à la tolérance légale; 2,602 pièces étaient atteintes, mais demeurées encore dans les limites officielles.

Une expérience pareille a été tentée sur les pièces de 10 fr. dont l'altération est beaucoup plus rapide. Il a été constaté que sur 1,078,664 pièces françaises, la proportion des pièces légères atteignait 74 o/o. C'est un résultat fâcheux, sur lequel il est bon que l'attention des pouvoirs publics soit appelée. Il démontre que notre monnaie d'or en pièces de 10 fr. est tout à fait défectueuse.

La question de la refonte de ces monnaies est nettement posée par le résultat de ces vérifications.

Il est certain qu'en principe, l'État n'est pas responsable de la détérioration provenant de l'usage. Il ne saurait donc être forcé de prendre à sa charge la perte du frot. Cette perte est, comme celle des altérations frauduleuses ou volontaires, normalement étrangère aux engagements de l'État, dont le seul devoir strict est de frapper de bonnes monnaies. C'est le public qui doit en subir les conséquences.

Mais en pratique, il en est autrement.

L'État, en effet, a le plus grand intérêt pour son propre crédit, pour la sécurité des transactions, de veiller à ce que l'instrument d'échange soit toujours sincère. Il lui appartient, dès lors, au point de vue de la fonction sociale qu'il exerce, de prendre les mesures utiles pour arriver à ce résultat. Ces mesures ne pouvant consister que dans le retrait des pièces légères et dans leur refonte, il s'ensuit que dans la réalité des choses, le Trésor public est conduit à en prendre les frais à son compte.

C'est ce qui a été compris par les Chambres.

En vertu d'un crédit spécial annuellement renouvelé, le gouvernement procède, depuis 1889, à la restauration des pièces de 20 fr. Cette œuvre est avancée. En 1895, l'administration a frappé, comme on l'a vu, pour plus de 100 millions de pièces neuves avec des lingots pris à la Banque. La circulation est donc en train de s'améliorer.

Mais rien n'a encore été fait de sérieux pour les pièces les plus atteintes, les pièces de 10 fr. La nécessité s'impose de commencer leur restauration, en même temps qu'on terminera celle des pièces de 20 fr.

De plus, il faut songer à la refonte des monnaies divisionnaires. Ici, sans doute, le poids réel des pièces n'a qu'un intérêt très relatif, eu égard à la dépréciation du métal. Cependant, il importe que l'usure rapide ou le frot n'aille pas, comme cela se remarque fréquemment, jusqu'à enlever l'em-

Tous avaient eu cette fureur de la construction, elle semblait tenir au sol au trône qu'ils occupaient, elle renaissait chez chacun d'eux, avec une intensité grandissante, les devant au besoin de flatter, de se surpasser par des murs plus épais et plus hauts, par des amas plus extraordinaires de marbres, de colonnes, de statues. Elle pensait de survie glorieuse était la même chez tous, laisser aux générations stupéfaites le témoignage de leur grandeur, se perpétuer dans des merveilles qui ne devaient pas périr, poser à jamais sur la terre de tout le poids de ces colosses, lorsque le vent aurait emporté leur légère cendre.

Et le plateau du Palatin n'avait plus été ainsi que la base vénérable d'un prodigieux monument, une végétation drue d'édifices juxtaposés, ombrillés, où chaque nouveau corps de logis était comme un accès éruptif de la flèche d'orgueil, et dont la masse, avec l'éclat de neige des marbres blancs, avec les tons vifs des marbres de couleur, avait fini par couronner Rome et la terre entière de la maison souveraine, palais, temple, basilique ou cathédrale, la plus extraordinaire et la plus insolente, qui jamais se soit dressée sous le ciel.

Mais la mort était dans cet excès de force et de gloire. Sept siècles et demi de monarchie et de république avaient fait la grandeur de Rome; et, en cinq siècles d'empire, le peuple romain allait être mangé, jusqu'au dernier muscle. C'était l'immense territoire, les pro-

vince les plus lointaines peu à peu pillées, épuisées; c'était le fisc dévorant tout, creusant le gouffre de la banqueroute inévitable; et c'était aussi le peuple abâtardi, nourri du poison des spectacles, tombé à la faiblesse des bauchées des Césars, pendant que des mercenaires se battaient et cultivaient le sol.

Dès Constantin, Rome a une rivale, Byzance, et le démembrement s'opère avec Honorius, et douze empereurs alors suffisent pour achever l'œuvre de décomposition, la proie mourante à ronger, jusqu'à Romulus Augustule, le dernier, le chétif misérable, dont le nom est comme une dérision de toute la glorieuse histoire, un double soufflet au fondateur de Rome et au fondateur de l'empire. Sur le Palatin désert, les palais, les colosses amas de murailles, d'étages, de terrasses, de toitures hautes, triomphaient toujours. Déjà, pourtant, on avait arraché des ornements, enlevé des statues, pour les porter à Byzance. L'empire, devenu chrétien, forma ensuite les temples, éteignit le feu de Vesta, en respectant encore l'antique palladium, la statue d'or de la Victoire, symbole de la Rome éternelle, qui était religieusement gardée dans la chambre même de l'empereur. Jusqu'au quatrième siècle, elle conserva son culte. Mais, au cinquième siècle, les barbares se ruent, saccagent, brûlent Rome, emportent à pleins chariots les dépouilles laissées par la flamme. Tant que la ville avait dépen-

### A LA CHAMBRE ITALIENNE

#### VIFS INCIDENTS

A la suite de la lecture du procès-verbal, un vif incident s'est produit à la Chambre des députés, entre MM. Mocenni et Barzilai. Le général Mocenni dément l'affirmation d'après laquelle il aurait proposé le rappel du général Barlatieri après Amba-Alagi, rappel auquel M. Crispi et d'autres hommes politiques se seraient opposés, en présence de la situation parlementaire du gouverneur de la colonie d'Erythrée. M. Barzilai, de son côté, maintient ses déclarations.

M. Pais cité en témoignage, déclare que le général Mocenni lui a dit que, d'accord avec M. Crispi, il voulait rappeler le général Barlatieri, mais qu'il en fut empêché.

Le général Mocenni, très excité, prend de nouveau la parole et oppose une dénégation formelle à M. Barzilai. Alors, dominant le tumulte, M. Barzilai s'écrie: Vous mentez! Vous mentez! Vous mentez! M. Barzilai est rappelé à l'ordre. L'agitation est des plus grandes. Le général Mocenni réplique, mais sa voix est couverte par le tumulte.

M. Imbriani, malgré son organe retentissant, essaye en vain de se faire entendre. Le président menace de suspendre la séance. Le calme se rétablit lentement.

Ce déplorable incident est vivement commenté.

Le général Mocenni a envoyé immédiatement les députés Casale et Modestino demander satisfaction à M. Barzilai qui les a mis en rapport avec MM. Imbriani et Venemini.

On reprend la discussion des crédits sur l'Afrique. M. Pais développe son ordre du jour en faveur des crédits et demande une enquête parlementaire sur les événements qui se sont produits en Afrique depuis 1885 jusqu'au 29 février 1896.

M. Muratori, ami de M. Crispi, attaque violemment l'Extrême-Gauche qui se lève comme un seul homme et

### Lycée Franco-Uruguayo

Grand Collège de demoiselles dirigé par la Directrice Madame Marie Irigaray d'Aréosa. Dayman 127.

### INSTITUTO UNIVERSAL

Pour garçons, Uruguay 283 à 291. Ces deux collèges proportionnent à leurs élèves une instruction brillante et solide.

On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.—Agustin M. Vasquez, Directeur.

l'accable d'injures. Ce nouvel incident force le président à déclarer la séance suspendue.

Voici un fait qui peut donner une idée de l'excitation des esprits. Une vive discussion avec échange d'invectives vient d'avoir lieu dans la tribune de la presse entre deux députés venus pour conférer avec ces journalistes.

A la reprise de la séance le ministre de la guerre, parlant après de nombreux orateurs, notamment M. Canzi, qui demandait le vote d'un ordre du jour pour le prestige national a fait un chaleureux éloge de l'armée. L'honneur est sauf, a-t-il dit, quand les soldats combattent jusqu'à la dernière cartouche. Il a retracé le combat d'Adoua et a conclu que peu d'armées pouvaient se vanter d'une bataille si glorieuse.

M. di Rudini déclare que l'amitié traditionnelle de l'Angleterre complète le système de nos alliances. «Nous n'avons, ajoute-t-il, aucun doute sur la sincérité et la cordialité des récentes manifestations du gouvernement et du Parlement anglais.» M. di Rudini dit que les négociations de paix avec le négus continuent.

M. Sonnino, après la déclaration de M. di Rudini, réclame l'ordre du jour pur et simple. On vote à l'appel nominal, sur l'ordre du jour Sonnino. L'ordre du jour Sonnino est repoussé par 219 voix contre 119 et 72 abstentions. Ensuite l'ordre du jour des socialistes, demandant le rappel des troupes d'Afrique est repoussé par assis et levés.

La Chambre a approuvé par assis et levés les trois articles du projet des crédits pour l'Afrique. Elle a approuvé ensuite, au scrutin secret, par 214 voix contre 57, l'ensemble du projet, et elle s'est enfin ajournée au 28 avril. Outre le duel Mocenni-Barzilai, qui aura lieu demain, deux autres sont annoncés entre les députés Ferri et Muratori, et entre MM. Collajani et un journaliste.

### LETTRES D'UN PASSANT

#### LE PORT FANTOME

(SUITE)

(Voir num. du 22 Avril)

X

Nous ne devons pas lacher notre tête de Turc sans la mettre encore un peu à l'épreuve en cueillant quelques perles dans sa riche coquille.

Notre *Pendeloque* qui a de la littérature et connaît ses auteurs, se vengera

du de Byzance, un surintendant des palais impériaux était demeuré là, veillant sur le Palatin. Puis, tout se noie, tout s'effondre dans la nuit du moyen-âge. Il semble bien que, dès lors, les papes aient lentement pris la place des Césars, pendant que des leur maison de marbre abandonnée et dans leur volonté toujours vivante de domination. Ils ont sèchement habité le palais de Septime Sévère, un concile a été tenu au Septizonium, de même que, plus tard, Glaise II a été élu dans un monastère voisin, sur ce mont d'apothéose.

C'était Auguste encore, se relevant du tombeau, de nouveau maître du monde, avec son Sacré-Collège, qui allait resusciter le Sénat romain. Au douzième siècle, le Septizonium appartenait à des moines camaldules, lesquels le cédèrent à la puissante famille des Frangipani, qui le fortifièrent, comme ils avaient fortifié le Colisée, les arcs de Constantin et de Titus, toute une vaste forteresse englobant le mont vénérable, le berceau, presque en entier. Et les violences des guerres civiles, les ravages des invasions, passèrent telles que des ouragans, abattirent les murailles, rasèrent les palais et les tours. Des générations vinrent plus tard qui envahirent les ruines, s'y installèrent par droit de trouvaillie et de conquête, en firent des caves, des greniers à fourrage, des écuries pour les muets.

(A suivre)



...the most important thing you can do is to be a good person. **DAVID**

This image shows a vertical, high-contrast, black and white scan of a textured surface, likely a book cover or endpaper. A prominent vertical crease or fold line runs down the center, creating a sharp division. The left side is relatively smooth with a fine, grainy texture, while the right side is heavily textured with numerous vertical ridges and grooves, suggesting a worn or layered material. The overall appearance is that of a close-up, high-resolution scan of a physical object.



# ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

## LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 314 A 315, DEPÓSITO GENERAL Y OFICINA:

CALLE 18 DE JULIO NÚMERO 47

MONTEVIDEO

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios, avisa al público que tiene toda la LIQUIDACIÓN. Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Pichel, etc., etc. Especialidad en muebles macizos para campañas. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

## ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

Gran Diploma de Honor

DOS GRANDES PREMIOS

EXPOSICION ITALO-AMERICANA GENOVA 1892

Exposicion de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor.—Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo.—Precios sumamente baratos y sin competencia.

Calle Sarandí número 345—Teléfono "Uruguay" 881

Sucursal "La Comercial", 25 de Agosto 209, entre Treinta y Tres y Misiones.

## DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado to "Los Mandarines". Únicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases. Únicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD É HIJOS, calle Cámaras 50 n. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital. Cognac Chateau des Vignes, librum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSELLÉS de Martin Catalogue.

284—25 de Mayo—284  
MONTEVIDEO

## AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fabrica de sombreros sobre medida, últimos novelados. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos de calidad. Camisas, cuellos, puños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Único agente de los acreditados sombreros Lincoln y Co. y guantes Dents Allcroft y Co.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo  
PAYSANDÚ Y SALTO

## NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEONE E. HATTON  
PARIS

Este producto, libre de ácidos, es sumamente para el blanqueo de las paredes y cielos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEONE HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD É HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 a  
MONTEVIDEO

# LICEE CARNOT

85 -- RUE CONVENCION -- 85

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. enseignement commercial; 3. enseignement universitaire. La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation. Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien. Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète qui réclame leur avenir. Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.

MONTEVIDEO



EXPRESSO "LA CONFIANZA"

P. Christophersen

150 -- CALLE PIEDRAS -- 150

SERVICIO MARITIMO

Conduccion de equipages, encomiendas, cargas, animales en pie, etc., desde domicilio hasta domicilio en Buenos Aires y hasta los vapores de ultramar y vice-versa.

## MUDANZAS

Entrega y recibo de cualquier bulto en las estaciones ó depósitos y demás servicios.

Oficina en Buenos Aires: calle Cuyo núm. 360

## DENTISTAS AMERICANOS

161 -- CALLE ITUZAINGO -- 161

(PLAZA MATRIZ)



AGUA

DE LA

REINA

Y POLVOS

DE LA

PERLA "LA PRINCESA"

PARA COPIERTAR LAS DIENTES

NO TIENE RIVAL

CONSULTORIO

GUILLERMO E. HILL C. D. E.

## DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A VAPOR

TORREFACCION

DE CAFÉ

CONCENTRADO

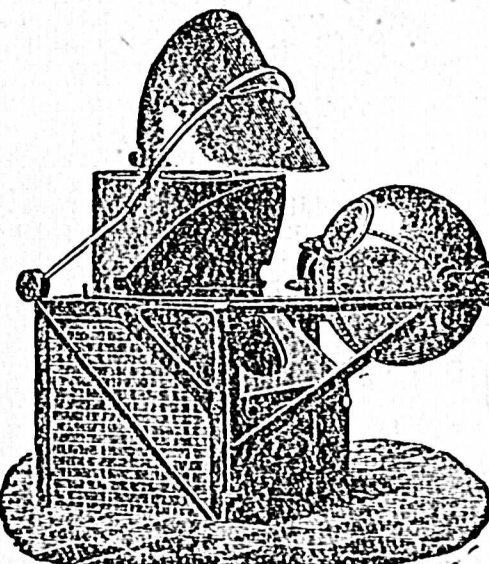
ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

196 -- Arapey -- 196

Teléfono Montevideo núm. 10.

ESTABLECIMIENTO



VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

EN

CARBOS FINOS

PARA

FAMILIAS

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

196 -- Arapey -- 196

Teléfono Montevideo núm. 10.

ESTABLECIMIENTO

## MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes



232 -- SARANDÍ -- 232

MONTEVIDEO



MAISON A PARIS

Madame Desvignes préviens sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

# P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

LIGURIA

Capitan: — A. J. COOPER

Saldrá el 25 de Abril de 1896

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lisboa, Coruña, La Pallice, (La Rochelle) Plymouth y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA. A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros. La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Alvaedo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

## WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 284

BUENOS AIRES

Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

## AGENCE D'ASSURANCES MARITIMES

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Française d'Assurances

Compagnie Anglaise d'Assurances

MARITIMES ET FLUVIALES

CONTRE L'INCENDIE

H. AUBERT, AGENT

61 -- Calle Zabala 61 -- MONTEVIDEO

## DEPOSITO DE MAQUINAS

UTILES AGRICOLAS É INDUSTRIALES

FABRICA DE BOLSAS

CORDELERIA NACIONAL

H. GROSCURTH

39--CALLE RIO NEGRO--41

AGENCIA DE SEGUROS

Informes y presupuestos de instalaciones. Representación de fábricas europeas y americanas. La elección de muestras de ferretería, papelería, etc., se llevará a cabo a la calle Rio Negro 159 y 161.

## THE STANDARD LIFE

Grande Compagnie Britannique D'Assurances

SUR LA VIE

UNE DES PLUS ANCIENNES, LIBÉRALES ET IMPORTANTES DU MONDE

UNIQUE DANS LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe. Avant de s'assurer, demandez des informations à

B. LORENZO HILL: Gerente

161 -- CALLE ITUZAINGO -- 161  
(Plaza Matriz)

## ZARAH CAFE Y RESTAURANT

LONDON CLUB

DE

MANUEL ALVAREZ

RINCÓN ESQUINA ZABALA. Casa especial en almuerzos y comidas a la minuta.

PRECIOS MÓDICOS

MANUEL ALONSO

ESCRIBANO PUBLICO

72--Calle 18 de Julio--72  
(ALTOS)

FEUILLETON

## COMPROMISE

—Je l'aime, avait-il dit brièvement, elle est digne de vous; habitez-vous donc à penser à elle comme à votre fille.

Mme d'Everly, toujours intimidée devant son fils, avait promis, et ils continuèrent leur existence accoutumée; mais partout Marie était là pour Louis; il l'évoquait à chaque instant du jour, la tenait dans ses bras, respirant le doux parfum de ses cheveux; il la voyait, il l'entendait, il la désirait follement; c'était pour lui une douloureuse contrainte de ne pas lui écrire, de

ne pas laisser déborder le trop plein de son cœur.

Mais il avait fixé un terme à sa patience. Trois mois! Si dans trois mois on ne la lui donnait pas, il irait la réclamer, il irait, s'il le fallait, jusqu'au comte Oronski; mais, en attendant, quel supplice de songer que d'autres la voyaient, posaient sur elle des mains profanes, l'enlaçaient pour danser! Parfois, seul en tête-à-tête avec sa mère, il troublait sa quiétude en jetant à terre quelque objet proche de sa main. C'est qu'alors l'image de Marie dans les bras du duc de Ruffec était passée devant ses yeux et que cette pensée le mordait cruellement au cœur.

Il en voulait alors à Marie. Pourquoi ne trouvait-elle pas un prétexte pour éviter de sortir? Elle pouvait se dire malade, l'être. Il recevait les

journaux de Nice, et sans cesse ses yeux rencontraient ces deux noms: celui qu'il idolâtrait, qu'il ne pouvait prononcer à haute voix sans presque défaillir: Marie (il le disait tout haut dans les bois avec une volupté de tout son être), et celui qu'il haïssait. Les Rochesbie, qui lui écrivaient, le tenaient aussi au courant; mais ils ne voyaient Marie que rarement et ils se gardaient bien de raconter ce qui était déjà la ruine de ses salons de Nice; ils n'y croyaient nullement, du reste, mais ils étaient navrés pour d'Everly que ce bruit existât, car on disait par tout que le duc de Ruffec épousait Mlle Oronska. Mme Oronska, bien conseillée par la vieille comtesse Colly, avait agi avec un tact consommé.

Après le départ de M. d'Everly, Marie n'avait été ni violente, ni contrariée; on avait paru simplement ignorer

son chagrin. Le duc de Ruffec avait très opportunément fait un court séjour à Monte-Carlo. Quant il était revenu, Mme Oronska n'avait montré nulle envie de l'attirer chez elle. Aux premières visites qu'il avait faites, Marie, s'étant réfugiée dans sa chambre, n'avait été ni appelée, ni réprimandée ensuite; cela avait suffi pour la tranquilliser tout à fait sur les intentions de sa mère; le duc, du reste, partirait bien d'un jour à l'autre; elle se rassurait alors tranquillement. Et puis, son père arriverait et elle reverrait Louis.

Mais M. de Ruffec ne songeait guère à partir; les larmes qu'on versait ailleurs à son sujet ne le tourmentaient pas. Marie, triste et sérieuse, lui semblait encore plus séduisante; il s'était mis en tête de l'épouser, de lui plaire; il sentait déjà que la galerie le regardait, et il ne voulait pas en avoir le démen-

ti. Marie l'accueillait avec une hauteur, une impertinence qui en faisaient son esclave; son cœur, son amour-propre, tout était en jeu. Dans sa vie de désordres, il avait gardé une très haute idée de l'honneur et de la vertu. Marie lui en paraissait l'incarnation; à un mot trop osé, elle l'avait un jour toisé (tout en rougissant) d'une telle façon que peu s'en était fallu qu'il ne se jetât à ses pieds.

Il courait alors chez la comtesse Collyl s'exalter sur la beauté de l'innocence, sur les délices d'être aimé d'un cœur virginal et d'en être le maître; il proclamait Marie la créature la plus incomparable, ne sachant ce qu'il aimait la mieux de la beauté de son corps ou de celle de son âme.

—Je veux qu'elle m'aime, comtesse, entendez-vous, je le veux. Ah! elle me traite mal, elle me rudoie, eh bien, el-

le sera folle de moi. Je le veux, entendez-vous?

Et cet enfant gâté s'emparait avec violence des mains de la vieille comtesse.

—Je le veux bien, mon cher duc, mais j'ai idée que notre petit cœur n'est pas libre. Demandez-le lui, du reste.

—Oui, je le lui demanderai, et elle ne sait pas mentir, elle, c'est un ange. Et, dites-moi, verra-t-on jamais une duchesse de plus grande mine?

—Je vous l'accorde; seulement, le malheur est que je ne lui crois aucun goût pour cette sorte de distinction. —Possible, mais pourquoi n'en aurait-elle pas pour moi, dites, pourquoi?

(A suivre.)